

L'homme gaspillé

Marcel Boisot *

Le plus monstrueux des gaspillages n'est peut-être pas celui des ressources naturelles, mais sans doute celui que l'homme s'inflige à lui-même. A l'échelle des individus, comme à celle des nations, le rendement des rapports humains est ridiculement faible. Il est à la mode d'accuser systématiquement la Société. Mais, en est-elle la vraie responsable ?

A y bien réfléchir, le terme même de gaspillage se revêt de deux significations. La première fait allusion au rejet par certains de ce qui serait utilisable pour d'autres. C'est dans cette optique que seront dénoncés le gaspillage alimentaire, contrasté par les zones de famines, ainsi qu'à l'ère de la crise pétrolière, le gaspillage énergétique. La deuxième désigne la négligence ou le non-emploi de qualités humaines qui, développées, auraient pu participer à l'épanouissement (le mot est certes à la mode !) de celui qui les détient au bénéfice éventuel de la Société. Tel talent paresseusement laissé au stade de sa potentialité, tel capital humain maintenu en jachère, jamais fructifié, sont ainsi portés, avec une connotation morale, au compte de cette deuxième signification. Il est intéressant de constater que dans un cas comme dans l'autre se retrouve le même principe d'économie des valeurs selon lequel s'évalue l'utile et se juge l'emploi qui en est fait. En effet, la société est plus qu'un système et par la transformation qu'elle fait subir aux individus et aux choses, elle est machine. Elle est même « mégamachine » selon Lewis Mumford. Dès lors, comme dans toute machine, ceci implique un « in-put » et un « out-put » dont le rapport de l'un à l'autre introduit le concept de rendement (ou d'efficacité).

Multi-gaspillage

La société a toujours pratiqué, le plus souvent sans s'en rendre compte et sans

que cela apparaisse comme important, un multigasillage. Dans l'espace-temps d'un groupe archaïque, la Nature est un réservoir infini que l'homme, avec des moyens et des exigences à peine supérieurs à ceux de l'animal, ne saurait entamer. Pour un tel groupe, le souci majeur est le plus souvent celui de sa pérennité et la notion d'efficacité sociale est vide de sens. Mais, au fur et à mesure que se développe avec le monde moderne la prise de conscience des urgences (celle des matières premières, de l'énergie, des pollutions, des transports, de la criminalité, etc.), les centres politiques de décision ainsi que l'opinion publique sont amenés à prendre en charge ces menaces nouvelles, susceptibles, en fin de compte, de compromettre à courte échéance la vie même de la société telle que nous la concevons et, faudrait-il peut-être ajouter, telle que nous la souhaitons. Tout système de valeurs s'est toujours construit autour d'un pôle qui est l'adaptation sociale aux conditions de survie et de progrès, s'exprimant culturellement dans l'énoncé des principes qui régissent les rapports sociaux (individu/individu, individu/groupe, etc.). Ces principes sont non seulement l'aboutissement d'une expérience collective inscrite dans le passé, mais encore sont également l'expression tangible d'une vision cosmique et spirituelle de l'homme, vision perpétuellement remise en question par l'Histoire, souvent trahie, toujours reconstruite. Au moment donc où émerge avec force la nécessité de la préservation des ressources terrestres, ce capital que les hommes empruntent à la Nature, il convient de recenser les causes des altérations de ce patrimoine ainsi que les ordres d'urgence pour y faire face. Dans une remontée régressive aux causes, c'est la déplorable mise en valeur du capital humain, le gaspillage de l'homme par l'homme, qui peut

être retenu à la fois comme cause ultime, mais également comme conséquence prépondérante. Certains, et ils sont nombreux, se dépêcheraient alors d'accuser cette société, cette mère mauvaise, aveugle, cette « marâtre » responsable de nos maux.

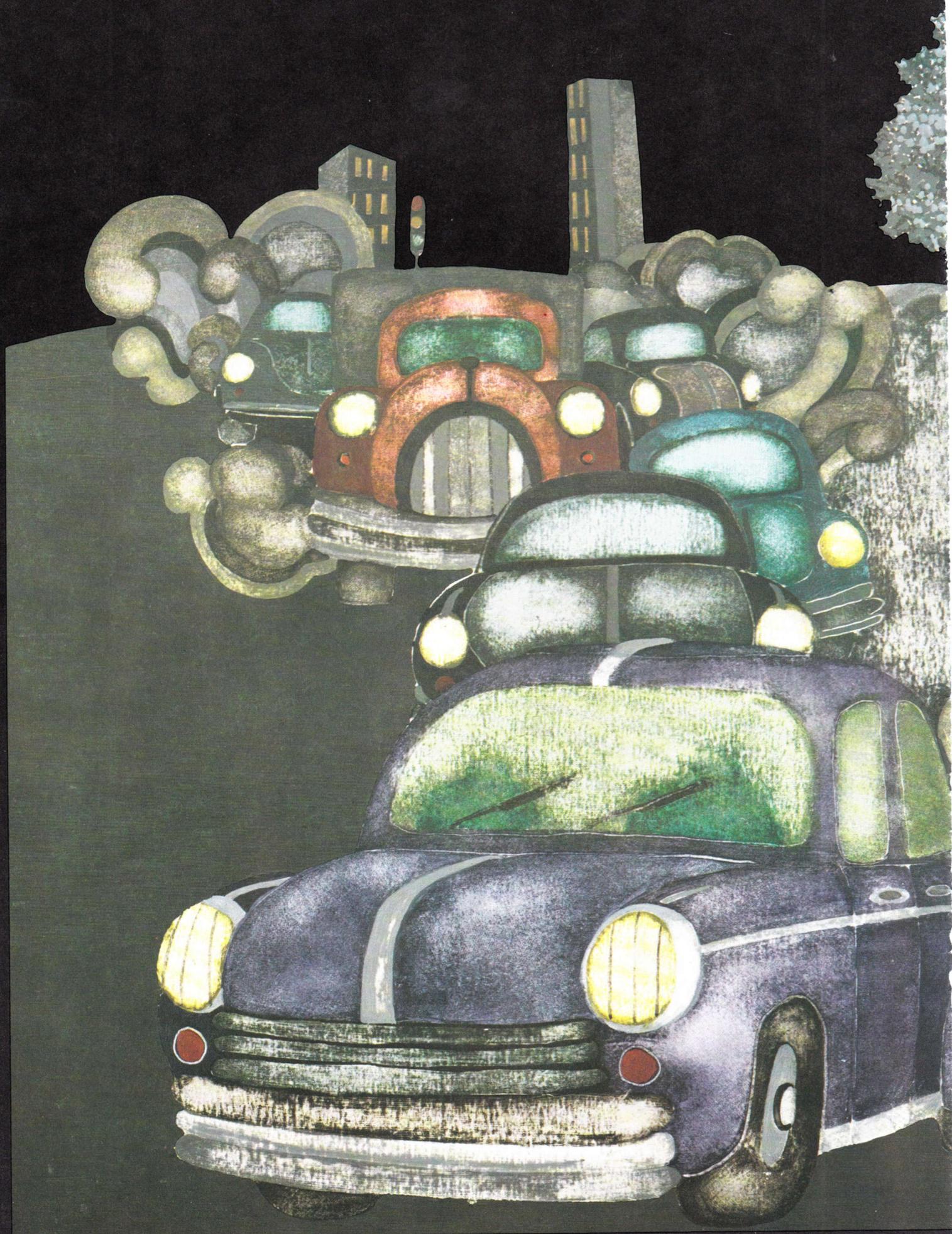
La société : un fourre-tout collectif

Tacitement, les sociétés porteuses de civilisation technologique se retrouvent les unes et les autres sur le banc d'infamie selon, d'ailleurs, des idéologies au nom desquelles elles sont plus condamnées que jugées. Ce processus d'accusation « de l'autre », chargé de toutes les calamités, est désigné par les psychanalystes sous le nom de projection. Pour le cas qui nous occupe ici, on peut alors dire que nous rejetons projectivement la plus grande part possible de nos responsabilités personnelles dans ce fourre-tout collectif qu'est la société. Cette voie s'avère sans issue car des critiques exclusivement adressées au système socio-économique, désigné comme coupable, ignorent la dynamique des relations inter-individuelles ainsi que les influences qu'exercent sur elles les institutions (ainsi que le contrôle social au sens de Parson). Dans la réalité, plus nombreuses sont les institutions, plus elles encadrent le champ social, et plus elles entravent le libre-jeu et la spontanéité de ces inter-relations. Les échanges entre individus et entre groupes tendent ainsi à se normaliser, donc à se déshumaniser en obéissant à des règles implicitement pré-établies. D'une manière plus générale,

* Ingénieur-conseil, chargé de cours de futurologie à l'Université de Tours.

*La froideur des institutions.
Photo extraite du film d'Orson Welles,
« Le Procès », d'après Kafka.*







aréonafe - Fantom

ces normes peuvent aussi bien être édictées formellement par telle ou telle institution qu'être érigées par les médias et diffusées par la mode. Ce qui est rarement saisi est que la multiplicité institutionnelle renforce un pouvoir central toujours avide de puissance et, du même coup, effrite ce que l'on convient d'appeler la liberté, la dignité c'est-à-dire la responsabilité individuelle. Nous essayons de montrer ici que la réponse par les institutions au problème posé par toutes les formes de gaspillage de l'homme par l'homme est illusoire, car, en privilégiant la société sur l'individu, ce dernier, à son insu, se voit dépouiller petit à petit de ses prérogatives d'homme libre, alors que se dessèchent ses capacités d'initiative, d'invention et d'adaptation pour engendrer finalement cet individu institutionnalisé, numéroté, robotisé que nous appelons l'homme gaspillé. Les institutions sont le refuge ultime de l'impuissance des hommes à coopérer entre eux.

Par opposition à l'abstraction des structures socio-politiques, plaçons-nous en observateur au cœur de la réalité quotidienne : dans la rue, sur les routes, dans tous les endroits publics et privés où les individus établissent ou entretiennent des rapports les uns avec les autres. Qu'observons-nous ? Quels sont les faits qui se manifestent avec une fréquence significative ?

- une mauvaise (parfois déplorable) communication,
- des contacts humains déritualisés, tendant vers l'anonymat,
- des conduites égoïstes (le « Moi d'abord », « les autres, je m'en fous »), la primauté des intérêts individuels sur les intérêts collectifs.
- une résistance à l'évolution qui s'observe dans les comportements archaïques au sein d'une société technologique fortement évolutive.

Tout ceci a été maintes fois dénoncé par les représentants de l'intelligensia : hommes politiques, philosophes, sociologues, journalistes, etc. Mais, ainsi que nous le disions plus haut, on a pris pour acquis que la société, bien que cette notion reste vague, était la grande responsable. Il est peut-être temps de re-situer le problème sous un éclairage différent.

Eden sur terre

Afin de mieux saisir la faible efficacité, à l'échelle du collectif, de nos comportements et de nos décisions, empruntons momentanément à l'utopie son modèle social idéal inlassablement rêvé et comparons-lui la réalité, telle qu'à chaque instant nous la vivons. Ce paradis sociétal composé d'hommes parfaits serait alors édifié sur le respect, c'est-à-dire sur l'acceptation de l'autre et, par voie de conséquence, y seraient éliminées toutes les formes de domination, d'agressivité, de délinquance et de corruption. L'objectivité et la justice, enfin réconciliées, se fondant l'une sur l'autre, présideraient, nouvelles déesses, à toutes les actions humaines. Voilà réalisée la finalité des grandes aspirations des philosophes et des révolutionnaires de tous les temps. Aboutissement ultime qui a perpétuellement justifié tous les investissements humains, le plus souvent sous

la forme de tant de sacrifices. La pureté de cette vision nous aveugle au point que l'imagination est impuissante à percevoir toutes les implications de cette socio-fiction. Mais, notre propos est ailleurs. Il invite à mieux réaliser la distance qui sépare une réalité douloureuse et inquiétante de l'Eden sur terre, asymptotique certes, mais dont l'approche, après tout, n'en exclue peut-être pas toute raison. Ne réalise-t-on pas soudain que l'histoire de l'Homme est l'histoire de son autogaspillage perpétré tantôt dans la lâcheté, parfois avec une certaine grandeur, le plus souvent dans la violence ? Une histoire écrite dans l'oscillation d'une conception de l'homme, à un moment affirmé comme un bien sacré, à un autre rejeté comme le plus abject des déchets ? Homme-Dieu ou homme-déchets... selon les circonstances, séparé par l'homme gaspillé.

Les masses et les gouvernements, plus ou moins confusément, ressentent cet énorme décalage. Certains groupes font confiance à des prophètes, d'autres suivent des guides idéologiques, d'autres encore, rejetant la mécanique de la Société industrielle, se réfugient dans la révolution ou le hippisme. Quant aux gouvernements, tous sans exception, de la Chine à la Californie, proposent ou imposent des ébauches modélisées de sociétés nouvelles et promettent l'Age d'Or par divers types de systèmes socio-politiques qui varient selon les idéologies, mais qui, au bout du compte, reviennent toujours à instaurer un système de contraintes légales. Cette juridiction destinée, entre autre, à encadrer les relations interindividuelles et les rapports intergroupes n'est jamais que l'expression sous-jacente d'une méfiance à l'égard non seulement des hommes dans la situation présente, mais également, et peut-être surtout, d'un doute quant à leur capacité à élever leur niveau moral.

En conclusion, nous disons que si les institutions participent à l'organisation sociale, elles ne sont pas la Société. Tant que des changements si nécessaires et si intensément souhaités seront confiés à des mécanismes institutionnels, non seulement les secousses que le monde enregistre actuellement ne seront pas amorties, mais au contraire celles-ci risquent de s'amplifier. En effet, ces mécanismes ne peuvent que restreindre le champ des libertés inhibant les capacités d'initiative et de spontanéité, réduisant dans la réalité le jeu et les effets des responsabilités individuelles, engendrant de la sorte des réactions qui iront du mécontentement au désespoir, provoquant alors de la part des gouvernements, pour y faire face, un renforcement des contraintes en s'appuyant sur la loi et la bureaucratie. On le sent bien, on est en plein dans ce que Norbert Wiener a appelé la cybernétique sociale. La démocratie hyperstructurée, multi-institutionnalisée, ne peut, par réaction, qu'engendrer l'Etat totalitaire avoué ou camouflé. Et l'on découvrira, peut-être trop tard, que le gaspillage de l'homme, c'est le gaspillage de la Démocratie (« Liberté, je te reconnus au bruit que tu fis en partant »).

Alors, l'autre voie ? Et si changer la Société voulait dire changer l'individu ?

M. B.